

– Allez Edison, c’est l’heure ! Et pas de blagues cette fois, si tu mords encore les fesses de monsieur Pois pendant le cours, plus de *Questions pour un Champion* pendant un mois !

Edison partit se cacher sous le bureau de son maître avant même que celui-ci ait terminé sa phrase. Edison adorait la télé en général, et Julien Lepers en particulier. Fait rare chez un chien, certes, mais allez savoir pourquoi, la fascination du labrador pour le jeu culte résidait d’après les observations de son maître Adrien dans le regard hypnotique de son présentateur. Alors, le priver de son émission, c’était comme enlever la vue à un chien d’aveugle. Depuis que l’inspecteur Larchet avait entrepris le dressage de son fidèle cabot, Edison affichait la mine apathique, la paupière lourde et le geignement plaintif du chien battu sous-alimenté. C’était pour son bien, pourtant, toute cette comédie ! Son chef avait posé à Adrien un ultimatum trois semaines auparavant :

– Ou vous dressez votre chien, ou il ne franchit plus l’enceinte du commissariat, sinon je me charge de l’envoyer valdinguer à la SPA à coups de pieds dans le cul !

Il était furax, ce jour-là, le divisionnaire Mourenx. Et pour cause. Edison avait déboulé dans la salle d’interrogatoire pour poser affectueusement son museau sur les genoux

d'un gardé à vue, ruinant ainsi en une seconde cinq heures passées à créer une tension propice à d'éventuels aveux.

– Si encore il avait l'air belliqueux, il pourrait servir à quelque chose! Alors je vous préviens, c'est la dernière fois que je vous préviens – le chef avait tendance à se répéter dès qu'il s'énervait – je vous donne un mois pour me le transformer en rottweiler renifleur de coke ou en chihuahua shooté au prozac, c'est vous qui voyez!

Adrien avait opté pour la deuxième solution, histoire qu'Edison se fasse un peu oublier, mais les leçons de dressage s'avéraient un véritable désastre. D'ordinaire doux, il montrait les dents à chaque exercice et s'en était même pris au postérieur – certes rebondi – d'un autre client, monsieur Pois, venu pour dresser son roquet, un caniche nain abricot au poil touffu, la terreur de son quartier.

Je devrais peut-être opter pour le renifleur de coke, se dit Adrien en traînant derrière lui un boulet canin qui s'appliquait à se faire aussi lourd qu'un bœuf.

Les mains vissées sur la taille et le dos légèrement cambré, Églantine se regarda dans la psyché, hésitante. Elle voulait être sûre de bien démarrer la semaine à *Natural Beauty*. Après tout, si l'apparence ne faisait pas tout, elle avait tout de même permis à Monica Lewinsky de rentrer à la Maison Blanche, ne fût-ce que pour un

temps. Son choix se porta finalement sur un petit tailleur en tweed Max Mara qu'elle avait trouvé dans *Elle*, sobre et si peu guindé. Claire Chazal avait le même d'ailleurs, et si son modèle journalistique faisait frémir tous les quadras dans leurs caleçons, l'enveloppe devait bien y être pour quelque chose. Du coup, Églantine avait foncé illico à la boutique et était revenue triomphante se planter devant son mari, qui n'avait pas manqué d'émettre un avis pointu sur la énième tenue qui contribuait à la ruine de leur ménage ubuesque en l'apostrophant d'un «T'as pas fini de me cacher la télé!». Il avait ce don inné, Jean, pour déclencher chez sa femme une logorrhée où se mêlaient mesquinerie, méchanceté et bêtise :

– Encore en train de reluquer je ne sais quelle présentatrice à la noix...

Églantine n'avait même pas pris la peine de jeter un œil sur l'écran. Elle se ravisa lorsqu'elle entendit la voix rauque et enveloppante du présentateur de *Sept à Huit*.

– Ah, d'accord! Toutes mes excuses! Je ne savais pas que tu donnais maintenant dans l'éphèbe couleur d'ébène! C'est vrai que je t'imagine bien en Priscilla Folle du Désert courant après Harry Roselmack! Droit au but!

– Excuse-moi, mais quand *on* se figure que le G8 est un détartrant ménager, *on* retourne jouer à Barbie au pays des Bisounours!

Jean aimait mettre en relief l'inconsistance de sa femme par des tournures impersonnelles agrémentées de figures poétiques. Dire qu'il y a vingt ans, il avait bien dû lui trouver quelque chose, il avait oublié quoi, mais c'était

sûr, il n'avait pas pu dire oui comme ça. À bien y réfléchir, il se souvenait d'une jeune fille un peu évaporée, certes, mais si timide, si douce, c'est ça qui l'avait fait plonger. Et voilà qu'aujourd'hui il coulait à pic dans un océan où les faux ongles et les talons aiguilles dictaient leur loi. Au fond de lui, Jean devait cependant reconnaître, à la décharge d'Églantine, que deux choses avaient contribué à la dérive *paris-hiltonnienne* de sa moitié: un mariage trop jeune pour commencer, à vingt ans, alors que ni l'un ni l'autre ne pouvait revendiquer une quelconque expérience sentimentale. Églantine était la jolie naïve aux allures de gentille belle des champs qui fleurait bon la campagne, lui le brave type un peu couillon dont les copains se moquaient pour son côté fleur bleue, tout ça parce qu'il avait versé une larme devant la retransmission du mariage de Lady Di. Mais surtout il y avait eu l'annonce brutale, quelques années après leur mariage, de la stérilité d'Églantine, le coup de massue dont ni lui ni elle ne s'étaient remis et qui demeurerait un tabou. Ils n'en parlaient jamais, sauf pour se jeter de lamentables reproches au visage. Si bien qu'aujourd'hui, s'ils vivaient encore ensemble, c'était seulement pour masquer un gouffre d'angoisse qu'ils ne se sentaient pas la force d'affronter seuls.

– Puisque c'est ça, je vais faire un tour. Tu as des restes de morue à l'ail dans le frigo.

Églantine claqua la porte.

La fille spirituelle de Pierre Richard et de Nelly Oleson. Rien que ce matin, sur le chemin du travail, Jeanne-Marie avait perdu une lentille en manquant de s'étaler de tout son long après avoir astucieusement évité un splendide cadeau canin qui trônait mollement au milieu du trottoir, couru sous la pluie après un bus qui, bondé, ne se serait de toute façon pas arrêté, et avait achevé ce brillant début de journée en gratifiant l'hôtesse d'accueil de *Natural Beauty* d'un « Fiouh, les femmes de ménage ne sont pas passées ce matin ? » histoire de lui signifier son aversion pour son nouveau parfum. Jeanne-Marie travaillait depuis maintenant deux ans pour cette valeur montante de la cosmétique bio qui misait sur le créneau porteur des produits naturels pour inciter la ménagère moderne à jeter au panier ses produits bourrés de parabènes à grand renfort de rapports médicaux alarmants. Elle passait ainsi ses journées à tester des produits en passe d'être commercialisés sur des volontaires soucieux d'arrondir leurs fins de mois.

– Votre rimmel a complètement coulé, ma parole, vous avez le chic pour faire fuir le chaland !

Églantine, plus confiante que jamais dans son nouveau tailleur Max Mara, n'avait pas pu s'en empêcher. Elle s'était tellement vite habituée aux sarcasmes de Jeanne-Marie qu'elle prenait désormais systématiquement les devants. Elle avait ainsi l'impression d'avoir toujours un coup d'avance. Jeanne-Marie, de son côté, n'en revenait toujours pas d'avoir trouvé adversaire à sa taille. Elle leva les yeux au ciel d'étonnement :

– Mais dites-moi, vous avez avalé un dictionnaire ce matin! Attention à ne pas vous étrangler avec des mots trop difficiles!

Puis faisant mine de partir, elle se retourna brusquement pour l'estocade finale :

– Au fait, vous n'auriez pas un peu grossi ces derniers temps? Ou alors c'est votre nouveau tailleur qui vous boudine.

Mise en orbite. La journée pouvait commencer.

À trente ans bien sonnés, Jeanne-Marie revendiquait fièrement une maturité qui lui évitait les histoires sentimentales foireuses. Qui lui évitait les histoires sentimentales tout court d'ailleurs. Mais si quiconque s'avisait de la comparer à une Bridget Jones à la française – en particulier Églantine – elle entraînait alors dans une rage terrible qui laissait transparaître un peu du fiel qu'elle était capable de déverser lorsque l'envie lui prenait de se défouler, souvent en réalité. Non, elle était heureuse d'être seule, et à ses détracteurs moqueurs, elle répondait :

– Je préfère être une Tatie Danielle grimaçante, qu'une Britney Spears mal embouchée!

Le côté aigri et acariâtre de sa personnalité, elle le devait à une expérience de couple qui s'était soldée par la désertion, un beau matin, de l'être aimé, juste après les croissants, exactement comme dans un mauvais film de série B, quand le gentil gars au-dessus de tout soupçon se lève en buvant sa dernière gorgée de café au lait, déclare en esquissant un léger sourire : « je descends acheter mes cigarettes », et ne revient plus jamais. Ni plus, ni moins.